

XYZ. La revue de la nouvelle

Jour de paye

Jean-Paul Beaumier



Volume 1, Number 1, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (1985). Jour de paye. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 12–13.

Jean-Paul Beaumier

Jour de paye

Jeudi. Une fois sur deux, ou deux sur quatre, ou vingt-six sur cinquante-deux, c'est jour de paye. L'un des seuls moments où vous acceptez, où vous tolérez sans trop rechigner de vous mettre en file et d'attendre. Une fois sur deux vous choisissez immanquablement le mauvais guichet, vous grossissez les rangs de la mauvaise file parce que, deux fois sur quatre, les caissières sont plus efficaces aux guichets voisins. Vous n'y pouvez rien, sinon de changer de file d'attente sans avoir l'assurance que vous ne perdrez pas au changement. Vous optez pour le statu quo. Après tout c'est jeudi, une fois sur deux.

Enveloppe à la main, les bras tantôt croisés, tantôt derrière le dos, vous vous efforcez de prendre votre mal en patience. Sans que cela vous surprenne, les gens adoptent la même attitude autour de vous. Vous êtes conscient des regards qui se toisent d'une rangée à l'autre. Mentalement, vous désignez votre rival de gauche, puis celui de droite. Qui de vous trois ressortira le premier? Aussi absurde que cela puisse paraître, ce petit jeu anodin réveille aussitôt votre instinct de compétition et allège votre attente. Mais aujourd'hui il fait trop chaud, vous avez involontairement (?) choisi la mauvaise rangée et vous vous dites que vous n'avez ni le coeur ni la tête à de pareils enfantillages. De toute façon, il n'y a que cinq personnes devant vous. Dans quinze minutes ce sera votre tour (vous avez maintes fois vérifié qu'une caissière prend en moyenne trois minutes pour servir un client), et vous en avez au plus pour deux minutes.

«Je regrette monsieur mais je ne peux accepter votre chèque.»

Vous croyez d'abord avoir mal entendu, absorbé que vous êtes dans votre livret de banque que vous vous apprêtez à remettre à la

caissière pour qu'elle y inscrive votre transaction. Ou plutôt vous avez bien entendu les paroles de la caissière, persuadé toutefois qu'elle ne s'adresse pas à vous. Il vous semble tout à coup que la chaleur a brusquement augmenté à l'intérieur de la banque. Et c'est probablement le cas pensez-vous en vérifiant une dernière fois les chiffres que vous avez alignés à l'endos de votre enveloppe. Vous ressentez de plus en plus le besoin de vous retrouver à l'air libre, de ne plus sentir la présence de cette femme dans votre dos dont la seule respiration suffit à vous exaspérer.

«Je regrette mais je ne peux accepter votre chèque. Votre signature n'est pas valide.»

Cette fois vous relevez les yeux, votre regard rencontrant aussitôt celui d'une jeune fille dont vous pourriez être le père. Cette idée ne fait que traverser votre esprit et vous ne vous y arrêtez pas. Par contre, à cette pensée la jeune fille est visiblement mal à l'aise de devoir vous réitérer son refus. Derrière vous la femme s'est mise à tousoter. Tous les regards, ceux-là mêmes que vous vous amusez à soutenir quelques instants plus tôt, sont maintenant braqués sur vous. De son côté la caissière cherche à détourner les yeux, mais votre regard s'accroche au sien. Sans le vouloir vous la paralysez derrière son guichet, tout comme vous l'êtes devant. Elle tient un chèque entre ses mains — tout probablement le vôtre — et elle ne sait manifestement pas quoi en faire. Une explication s'impose.

«La signature qui apparaît à l'endos de votre chèque ne correspond pas à celle-ci» vous répond la jeune fille en vous tendant votre permis de conduire. Le tremblement de sa voix vous incite à penser qu'elle s'attend à ce que vous braquiez une arme dans sa direction. Il se peut également que ce sentiment soit partagé par plusieurs autres personnes dans la banque. Peut-être êtes-vous même le seul à savoir que vous n'avez aucune arme sur vous, que vous n'avez nullement l'intention de poser un tel geste. Vous sentez alors une main se poser sur votre épaule en même temps qu'une voix vous dit: «Le guichet du fond est libre.» Dans deux minutes vous retrouverez l'air libre.

Jean-Paul Beaumier est né à Trois-Rivières en 1954. Termine un baccalauréat en Études françaises à l'Université Laval. Enseigne d'abord le français en Louisiane, puis au Cégep de Trois-Rivières. Agent d'information au Gouvernement du Québec depuis 1979. Collabore à *Nuit blanche* depuis 1984. Vit à Québec depuis 1975.